

# Graham Greene

## Le Ministère de la Peur

*roman*

NOUVELLE TRADUCTION DE CLARO



Flammarion >  
Québec >

Couverture : Création Studio Flammarion  
Portrait de Graham Greene, vers 1950 © Jean-Marie Marcel /  
Adoc-photos  
Intérieur : Pixellence

Titre original : *The Ministry of Fear*

© Verdant Sárl, 1943  
© Éditions Flammarion, 2025, pour la traduction française  
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2025,  
pour la présente édition

Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-89811-326-0  
ISBN (PDF) : 978-2-89811-327-7  
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-328-4

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2025

Imprimé au Canada  
flammarionquebec.com

« Ont-ils rapporté la venaison ? »

CHARLOTTE M. YONGE,  
*Le Petit Duc*



## LIVRE UN

L'homme malheureux



# Chapitre 1

## LES MÈRES LIBRES

« Nul ne passe sans permission. »

*Le Petit Duc*

### 1

Arthur Rowe était incapable de résister à l'appel d'une kermesse, subjugué malgré lui par le vacarme des fanfares et le fracas des boules de bois contre les noix de coco. Bien sûr, cette année-là, on ne trouvait pas de noix de coco car la guerre faisait rage, ainsi qu'en témoignaient les brèches inégales entre les maisons de Bloomsbury, les conduits de cheminée éventrés à même les murs, comme dans une maison de poupée, les nombreux miroirs et le papier peint vert et, venue d'une rue voisine en cette après-midi ensoleillée, le bruit des débris de verre qu'on balayait, pareil au ressac langoureux sur une plage de galets. Mais hormis cela, le square faisait bonne figure, orné des drapeaux des Nations unies et d'une

flopée d'oriflammes datant visiblement du précédent jubilé.

Arthur Rowe jeta un regard mélancolique par-dessus les grilles – il y avait encore des grilles. La kermesse était une promesse d'innocence, étroitement liée à l'enfance, comme les jardins du presbytère, les filles en robes d'été blanches, le parfum des massifs et le sentiment de sécurité. Il n'était pas du genre à railler ces méthodes naïvement alambiquées ayant pour but de réunir des fonds autour d'une cause. On croisait là l'inévitable pasteur présidant à un jeu de hasard plutôt bon enfant ; une vieille dame vêtue d'une robe à imprimé lui arrivant aux chevilles, coiffée d'une capeline, s'occupait sérieusement, mais non sans enthousiasme, d'une chasse au trésor (un petit terrain, comme celui où jouent les enfants, avait été soigneusement délimité), et tandis que le soir tombait – ils devaient fermer tôt à cause du black-out – il allait falloir manier la truelle avec une belle énergie. Un peu plus loin, sous un platane, se dressait la baraque de la diseuse de bonne aventure – à moins que ce ne fussent des toilettes de fortune. Tout semblait parfait en ce dimanche après-midi de l'été finissant. « Je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas comme le monde donne... » Les yeux d'Arthur Rowe s'emplirent de larmes alors que la petite fanfare militaire qu'ils avaient réussi à faire venir entamait de nouveau une chanson désuète de la dernière guerre :

*Quoi qu'il arrive, je me souviendrai longtemps de ce coteau ensoleillé.*

Il contourna les grilles et alla au-devant de son destin : quelques piécettes dévalaient en cliquant une pente courbée jusqu'à un damier. La kermesse était mal organisée : il y avait seulement trois baraques, que les gens évitaient. Ceux qui voulaient dépenser de l'argent préféraient les jeux susceptibles de rapporter – le jeu du damier ou la chasse au trésor. Arthur Rowe longea les grilles, hésitant, tel un intrus, ou un exilé de retour chez lui après de nombreuses années et qui ne sait trop comment il sera accueilli.

C'était un homme grand, mince et voûté aux cheveux noirs déjà grisonnants, avec un visage étroit aux traits saillants, un nez légèrement tordu et des lèvres trop délicates. Ses habits étaient de qualité mais donnaient une impression de négligé ; on l'aurait pris pour un célibataire s'il n'avait eu l'air indéfinissable d'un homme marié...

« Le tarif est d'un shilling », dit la dame d'un certain âge postée à l'entrée, « mais ce n'est pas très juste. Si vous attendez encore cinq minutes, vous pourrez entrer à moitié prix. J'estime plus honnête d'avertir les gens, au-delà d'une certaine heure. »

« C'est très aimable de votre part. »

« On ne veut pas que les gens se sentent floués, même si c'est pour une bonne cause. »

« Certes, mais je crois que je ne vais pas attendre. Je vais entrer tout de suite. C'est pour quelle cause exactement ? »

« L'aide aux Mères Libres – je veux dire les mères des nations libres. »

Arthur Rowe s'avança gaîment dans l'adolescence, dans l'enfance. Il y avait toujours eu une kermesse à cette époque de l'année dans le jardin du presbytère, non loin de la Trumpington Road, les champs plats du Cambridgeshire visibles derrière le kiosque improvisé, et tout au bout des champs les saules étêtés près du ruisseau aux épinoches et de la carrière de craie sur les pentes de ce que, dans le Cambridgeshire, on appelait une colline. Il se rendait chaque année à ces kermesses, en proie à une étrange excitation – comme s'il pouvait arriver quelque chose, n'importe quoi, comme si le cours habituel de l'existence pouvait être modifié à jamais au cours de ces après-midis. L'orchestre jouait dans les dernières chaleurs du jour, les cuivres frissonnaient comme une brume, et les visages de jeunes inconnues se confondaient avec ceux de Mrs Troup, qui s'occupait de l'épicerie et de la poste, de Miss Savage qui enseignait le catéchisme, des épouses des bistrotiers et des pasteurs. Enfant, il suivait sa mère d'un stand à l'autre – celui des layettes, des lainages, des poteries et, surtout, toujours à la fin, le stand des éléphants blancs. Dans l'espoir de découvrir, sur ce dernier, un anneau

magique qui exaucerait trois souhaits ou comblerait le cœur, mais le plus étrange ce fut qu'en rentrant ce soir-là avec seulement un exemplaire défraîchi du *Petit Duc* de Charlotte M. Yonge, ou un atlas désuet vantant le thé Mazawattee, il ne ressentit aucune déception : il emportait avec lui le son des cuivres, le sentiment de la gloire, d'un avenir qui serait plus audacieux qu'aujourd'hui. À l'adolescence, l'excitation avait une source différente ; il s'imaginait pouvoir dénicher dans les jardins du presbytère une fille qu'il n'avait encore jamais vue, et le courage le rendrait volubile, et en fin de soirée les gens danseraient sur la pelouse parmi les odeurs du bétail. Mais comme ces rêves ne s'étaient jamais réalisés, le sentiment de l'innocence perdurait...

Et l'excitation. Il ne pouvait croire qu'une fois qu'il aurait franchi la grille et atteint la pelouse sous les platanes il ne se passerait rien, même si ce jour-là ce n'était pas une fille qu'il désirait, ni un anneau magique, mais quelque chose d'autrement plus improbable – oublier les vingt dernières années. Son cœur battait fort et l'orchestre jouait, et sous son crâne mince et aguerrri gisait l'enfance.

« Ça vous dit de tenter votre chance, monsieur ? » demanda le pasteur d'une voix trahissant le baryton des soirées paroissiales.

« Si vous pouvez me faire de la monnaie. »

« Treize pour un shilling, monsieur. »

Arthur Rowe glissa les pièces l'une après l'autre dans la petite rainure pentue et les regarda osciller sur le damier.

« Pas votre jour de chance, monsieur, j'en ai peur. Et si vous retentiez votre coup ? Pour la bonne cause ? »

« Je crois que je vais attendre un peu. » Sa mère, il s'en souvenait, avait toujours misé avec parcimonie, prenant soin d'allouer à chaque stand la même modique somme, même si elle laissait le chamboule-tout et les paris aux enfants. À certains stands, il était très difficile de trouver quoi que ce soit, même des brouilles à céder aux domestiques...

Sous un petit auvent, un gâteau trônait sur un étal autour duquel se pressaient quelques personnes enthousiastes. Une dame expliquait : « On a mis en commun nos rations de beurre – et Mr Tatham a réussi à trouver des raisins de Corinthe. » Elle se tourna vers Rowe et dit : « Que diriez-vous de tenter votre chance en devant son poids ? »

Il le soupesa et dit au hasard : « Un kilo cinq. »

« Bien vu, je dois dire. On sent que vous avez été à bonne école avec votre épouse. »

Il eut un mouvement de recul. « Oh non, je ne suis pas marié. »

La guerre avait rendu la tâche des exposants incroyablement difficile : un stand débordait de livres de poche imprimés spécialement pour les

soldats, tandis qu'un autre proposait un assortiment de vêtements de seconde main interlopes – des rebuts d'antan –, de longs jupons dotés de poches, des cols montants en dentelle avec armatures rigides, tous dénichés dans des tiroirs édouardiens et cédés à la cause des Mères Libres, et des corsets qui cliquetaient. Les layettes se faisaient rares désormais, maintenant que la laine était rationnée et que les gens recherchaient essentiellement les vêtements de seconde main. Le troisième stand était incontournable – l'éléphant blanc – mais l'adjectif « noir » aurait été plus approprié pour le décrire, vu que de nombreuses familles ayant vécu en Inde s'étaient délestées de leurs éléphants en ébène. Il y avait également des cendriers en cuivre, des pochettes d'allumettes brodées n'ayant pas contenu d'allumettes depuis longtemps, des livres un peu trop abîmés pour la vente, deux albums de cartes postales, un jeu de cartes complet avec des personnages de Dickens, un antique cuiseur à œufs, un long porte-cigarettes rose, plusieurs boîtes d'épingles estampées de Bénarès, une carte postale signée par Mrs Winston Churchill et tout un assortiment de pièces de monnaie étrangères... Arthur Rowe examina les livres et dénicha non sans un pincement de cœur un exemplaire défraîchi du *Petit Duc*. Il le paya six pence et continua sa tournée. La soirée était si parfaite qu'elle en paraissait presque menaçante. Entre les platanes

qui jetaient leur ombre sur la chasse au trésor, il distingua la partie dévastée du square ; c'était comme si la Providence l'avait conduit en ce lieu précis afin qu'il voie la différence entre le passé et le présent. Tous ces gens auraient pu jouer un rôle dans une pièce édifiante à lui seul destinée...

Il était bien sûr hors de question qu'il ne participe pas à la chasse au trésor, même s'il était assez déprimant de connaître à l'avance la nature du lot, et après ça il ne resterait d'autre attraction que la diseuse de bonne aventure – c'était bel et bien la baraque d'une diseuse de bonne aventure, et non des toilettes. Un rideau confectionné avec un tissu rapporté d'Alger pendait devant l'entrée. Une dame le prit par le bras et lui dit : « Entrez. N'hésitez pas à entrer. Mrs Bellairs est vraiment merveilleuse. Elle a dit à mon fils... » puis, alpaguant une autre dame d'âge mûr au passage, elle continua d'une voix essoufflée : « J'entretenais justement ce monsieur de la merveilleuse Mrs Bellairs et de mon fils. »

« Votre benjamin ? »

« Oui. Jack. »

Cette interruption permit à Rowe de se défilier. Le soleil se couchait : le jardin du square se vidait : il était presque temps de déterrer le trésor puis de filer, avant la nuit, le black-out et les sirènes. La bonne aventure : qui n'y avait pas eu droit, que ce soit derrière une haie ou devant des

cartes dans le salon d'un paquebot, mais la fascination demeurait même quand l'avenir était prédit par un amateur dans une kermesse. À chaque fois, pendant un bref instant, on pouvait presque croire à un voyage en mer, à une mystérieuse inconnue au teint hâlé, à une lettre porteuse de bonne nouvelle. Un jour, on avait refusé de lui prédire l'avenir – c'était bien sûr une ruse, visant à l'impressionner – et pourtant ce silence avait été plus proche de la vérité que tout le reste.

Il écarta le rideau et se faufila dans la tente.

L'endroit était très sombre et c'est tout juste s'il distingua Mrs Bellairs, sa corpulente silhouette enveloppée dans ce qui ressemblait à un vêtement de deuil – à moins que ce ne fût une tenue traditionnelle de paysanne. Il fut surpris par la voix grave et puissante de la femme : une voix convaincante. Il s'était attendu aux intonations flottantes d'une dame s'adonnant à l'aquarelle.

« Asseyez-vous, je vous prie, et tracez une croix sur ma main avec la pièce. »

« Il fait si sombre. »

Il la distinguait un peu mieux à présent : c'était bel et bien une tenue de paysanne, avec une grande coiffe et une sorte de voile rabattu sur les épaules. Il sortit une demi-couronne de sa poche et traça une croix sur la paume de Mrs Bellairs.

« Votre main. »

Il la tendit et sentit qu'elle la lui serrait fermement comme pour lui dire : Je serai sans pitié. Une petite veilleuse électrique éclairait le mont de Vénus, les petits croisillons censés annoncer des enfants, la longue, très longue ligne de vie...

« Vous êtes moderne », dit-il. « Une veilleuse électrique, ça alors. »

Elle ne releva pas sa désinvolture. « D'abord la personnalité », dit-elle, « puis le passé : la loi m'interdit de dévoiler l'avenir. Vous êtes quelqu'un de déterminé, d'imaginatif et vous êtes très sensible – à la douleur, mais vous avez parfois le sentiment qu'on n'estime pas assez vos qualités. Vous souhaitez accomplir de grandes choses, et non y songer toute la journée. Cessez de vous tourmenter. Après tout, vous avez rendu une femme heureuse. »

Il voulut retirer sa main, mais elle la serrait trop fermement : il aurait fallu qu'il se débatte. « Vous avez trouvé le véritable bien-être dans un mariage heureux », dit-elle. « Mais tâchez d'être plus patient. Je vais à présent vous parler du passé. »

Il dit aussitôt : « Ne me lisez pas le passé. Lisez-moi l'avenir. »

C'est comme s'il avait appuyé sur un bouton et stoppé net un mécanisme. Le silence fut étrange, inattendu. Il n'avait pas cherché à la faire taire, bien que redoutant ce qu'elle pourrait dire, car même des inexactitudes sur des choses qui ne sont plus peuvent se révéler aussi douloureuses

que la vérité. Il retira sa main et elle ne la retint pas. Il se sentit mal à l'aise maintenant que sa main était libre.

« Voici mes instructions », dit Mrs Bellairs. « Ce que vous voulez, c'est le gâteau. Vous devez annoncer un poids de deux kilos et cent cinquante grammes. »

« C'est le vrai poids ? »

« C'est sans importance. »

Il réfléchit intensément tout en examinant la main gauche de Mrs Bellairs où se reflétait la lumière : une paume laide et carrée, aux doigts courtauds ornés de grosses bagues artisanales en argent et de grossières pierreries. Qui lui avait donné ces instructions ? Étaient-ce ses démons personnels ? Si oui, pourquoi l'avait-elle choisi, lui, pour remporter le gâteau ? Ou n'était-ce là qu'une estimation de son fait ? Peut-être avançait-elle différents poids, pensa-t-il en souriant dans la pénombre, en espérant que le gagnant lui concède une part. Les gâteaux, les bons gâteaux, se faisaient rares ces temps-ci.

« Vous pouvez partir », dit Mrs Bellairs.

« Merci beaucoup. »

Arthur Rowe se dit qu'il n'y avait pas de mal à suivre son conseil – elle tenait peut-être ses informations de source sûre, aussi retourna-t-il au stand où était exposé le gâteau. Bien que le kiosque fût presque désert à présent, à l'exception des organisateurs, il y avait encore un petit

atroupement autour du gâteau, et le fait est que c'était un gâteau magnifique. Il avait toujours aimé les gâteaux, surtout les gâteaux écossais, ainsi que les cakes d'un brun foncé légèrement parfumés à la Guinness. Il dit à la dame qui tenait le stand : « Vous ne me prendrez pas pour un goinfre si je tente une nouvelle fois ma chance ? »

« Non. Je vous en prie. »

« Je dirais donc deux kilos cent cinquante. »

Il eut conscience alors d'un étrange silence, comme s'ils avaient attendu ce moment tout l'après-midi. Puis une femme corpulente qui traînait dans les parages éclata d'un rire chaleureux. « Ben dites donc », fit-elle. « On voit bien que vous n'êtes pas marié. »

« Le fait est que ce monsieur a gagné », la rabroua la femme derrière le stand. « Il est tombé juste, à quelques grammes près. On peut dire », ajouta-t-elle, faussement enjouée, « qu'il a fait mouche. »

« Deux kilos cent cinquante », dit la femme corpulente. « Eh bien, soyez prudent, hein. C'est lourd comme du plomb. »

« Au contraire, il est fait avec des vrais œufs. »

La dame corpulente s'éloigna en riant en direction du stand de vêtements.

Une fois de plus, il eut conscience de l'étrange silence alors qu'on lui remettait le gâteau : tous se rapprochaient et l'observaient – trois dames d'un certain âge, et le pasteur qui avait délaissé le jeu

du damier. Rowe releva la tête, vit le rideau de la gitane se soulever et Mrs Bellairs le regarder. Le rire de la femme corpulente lui avait semblé naturel et détendu : il régnait ici une telle ferveur, comme si tous assistaient à une importante cérémonie. C'était comme si l'expérience de l'enfance avait pris un tour étrange, bien loin de l'innocence. Rien de tel dans le Cambridgeshire. C'était le crépuscule, et les gens commençaient à remballer. La femme corpulente se dirigeait nonchalamment vers les grilles, un corset à la main (les papiers d'emballage n'étaient pas autorisés). « Merci. Merci beaucoup », dit Arthur Rowe. Il se sentait comme cerné, au point qu'il se demanda si on allait le laisser passer. Le pasteur, bien sûr, s'écarta, en posant une main sur son bras, qu'il serra doucement. « Brave garçon », dit-il. « Brave garçon. »

La chasse au trésor était bouclée à la hâte, mais cette fois il n'y avait rien pour Arthur Rowe. Il attendait avec son gâteau et son exemplaire du *Petit Duc*, et eux le regardaient. « On est restés tard, très tard », se plaignit la femme à la capeline.

Bien qu'il fût tard, une autre personne crut bon de payer le prix de l'entrée. Un taxi était arrivé et un homme s'était précipité dans la baraque de la gitane, un peu comme un pécheur qui, redoutant une mort imminente, se jette dans un confessionnal. Était-ce quelqu'un qui faisait toute

confiance à la merveilleuse Mrs Bellairs, ou bien son époux venu tout simplement l'arracher à ses rites païens pour la ramener chez eux ?

Arthur Rowe, tout entier à ses spéculations, se rendit à peine compte que le dernier participant à la chasse au trésor se dirigeait vers la grille du jardin et qu'il était seul désormais avec les organisateurs sous les grands platanes. Quand il s'en aperçut, il éprouva la gêne que ressent le dernier client d'un restaurant en remarquant soudain les regards braqués sur lui des serveurs alignés contre le mur.

Mais avant d'atteindre la grille, il fut intercepté par le pasteur qui lui dit d'un ton facétieux : « Vous partez déjà avec votre lot ? »

« Il me semble qu'il est grand temps. »

« N'auriez-vous pas envie – c'est d'ordinaire la coutume dans ce genre de kermesse – de remettre en jeu le gâteau – pour la Bonne Cause ? »

Quelque chose dans son attitude – une vague familiarité comme s'il était un pion bienveillant inculquant à un nouvel élève les règles intangibles de l'école – offensa Rowe. « Il ne doit plus vous rester de visiteurs, non ? »

« Je pensais à des enchères – entre nous. » Il serra de nouveau doucement le bras de Rowe. « Permettez que je me présente. Je m'appelle Sinclair. Je suis censé m'y connaître pour ce qui est de la charité. » Il eut un petit rire. « Vous voyez cette dame là-bas – c'est Mrs Fraser – *la* Mrs

Fraser. Une petite enchère sympathique comme celle-ci lui permettra de glisser un billet aux donateurs – en toute discrétion. »

« Je ne vois pas où est la discrétion là-dedans. »

« Ce sont vraiment des gens adorables. J'aimerais vous les présenter, monsieur... »

« S'occuper d'une kermesse ne signifie pas empêcher les gens de partir avec leur lot », le coupa Rowe.

« Ma foi, on ne vient pas franchement ici pour faire des affaires, non ? »

Il y avait chez ce pasteur un potentiel déplaisant qui ne s'était pas manifesté de prime abord.

« Je ne suis pas là pour ça, non. Tenez, voici une livre, mais je garde le gâteau. »

Mr Sinclair adressa aux autres un geste d'impuissance, ouvertement et grossièrement.

« Voulez-vous récupérer *Le Petit Duc* ? » demanda Rowe. « Mrs Fraser pourra vous glisser un autre billet tout aussi discrètement. »

« Inutile de le prendre sur ce ton. »

La soirée était clairement gâchée ; les fanfares avaient perdu leur pouvoir évocateur du fait de cette pénible altercation. « Au revoir », dit Rowe.

Mais on ne le laissa pas encore partir ; une sorte de délégation vint en renfort de Sinclair – la dame de la chasse au trésor marchait en tête, toute pimpante. « Je crains d'être porteuse de mauvaises nouvelles », dit-elle en souriant, l'air faussement timide.

« Vous aussi, vous voulez le gâteau », dit Rowe.

Son sourire était celui d'une vieille dame hargneuse. « Il me le faut absolument. Vous savez quoi ? Il y a eu une méprise. Concernant le poids. Ce n'était pas – ce que vous avez dit. » Elle consulta un bout de papier. « Cette femme malpolie avait raison. Le vrai poids est d'un kilo cinq cents. Et c'est ce monsieur » – elle désigna le stand du doigt – « qui a gagné. »

C'était l'homme arrivé tardivement en taxi, celui qui s'était précipité dans la baraque de Mrs Bellairs. Il restait en retrait dans la pénombre et laissait les dames plaider sa cause. Mrs Bellairs lui avait-elle annoncé un poids plus proche de la vérité ?

« Étrange », dit Rowe. « Il a donné le poids exact ? »

Elle répondit en hésitant légèrement, comme si elle avait été déstabilisée à la barre des témoins par cette question. « Eh bien, pas exact. Mais il s'est trompé de très peu. » Elle parut retrouver son assurance. « Il a dit un kilo neuf. »

« Dans ce cas », dit Rowe, « je vais garder le gâteau car j'ai dit un kilo cinq la première fois. Voici une livre pour vos œuvres. Bonsoir. »

Il les avait vraiment pris au dépourvu cette fois-ci ; ils ne dirent rien, ne le remercièrent même pas pour le billet d'une livre. Une fois dans la rue, il se retourna et vit leur petit groupe se hâter de rejoindre les autres, et il les salua de loin. Une affiche apposée aux grilles du kiosque disait

« Comité d'aide aux Mères des Nations libres. Une kermesse aura lieu... sous le patronage royal... »

2

Arthur Rowe habitait dans Guilford Street. Au début du Blitz, une bombe était tombée au beau milieu de la rue et avait détruit les deux côtés, mais Rowe était resté. Des maisons disparaissaient pendant la nuit, mais il était resté. Des planches remplaçaient les vitres dans chaque pièce, les portes fermaient mal et devaient être renforcées la nuit. Rowe occupait un salon et une chambre au premier étage, et Mrs Purvis s'occupait du ménage, car elle aussi était restée – c'était sa maison. Il s'agissait d'un meublé, et il ne prit pas la peine de changer quoi que ce soit. Il était comme un homme qui campe dans le désert. Les livres qu'il possédait étaient soit des livres d'occasion, soit des ouvrages empruntés à la bibliothèque, à l'exception du *Magasin d'antiquités* et de *David Copperfield*, qu'il lisait et relisait sans cesse, comme les gens lisaient autrefois la Bible, au point de pouvoir en citer des passages entiers, non tant parce qu'il les aimait que parce qu'il les avait lus enfant et qu'ils ne charriaient aucun souvenir d'adulte. Les tableaux appartenaient à Mr Purvis – une aquarelle criarde montrant la baie

de Naples dans le soleil couchant, plusieurs gravures et une photo de feu Mr Purvis dans son vieil uniforme de 1914. L'affreux fauteuil, la table protégée par une épaisse nappe de laine, la fougère sur le rebord de la fenêtre – tout cela était le fait de Mrs Purvis, ainsi que la radio de location. Seul le paquet de cigarettes sur le manteau de cheminée appartenait à Rowe, ainsi que la brosse à dents, la trousse de rasage dans la chambre (savon fourni par Mrs Purvis), et ses somnifères dans une boîte en carton. Il n'y avait même pas d'encrier ou de papier à lettres dans le salon : Rowe n'écrivait pas de lettres, et payait ses impôts directement à la poste.

Autant dire qu'un gâteau et un livre venaient étoffer considérablement son intérieur.

Une fois chez lui, il sonna Mrs Purvis. « Mrs Purvis », dit-il, « j'ai gagné ce magnifique gâteau à la kermesse. Auriez-vous par hasard une boîte à sa taille ? »

« C'est rare un si gros gâteau, ces temps-ci », dit une Mrs Purvis visiblement affamée. Sa faim n'était pas due à la guerre ; elle avait toujours été ainsi, lui avouait-elle parfois, et ce depuis l'enfance. Petite, mince, la mise négligée, elle s'était laissée aller après la mort de son mari. On pouvait la voir manger des bonbons à toute heure de la journée : il flottait dans les escaliers une perpétuelle odeur de pâtisserie : on trouvait de petits emballages collants un peu partout dans les

coins, et quand on ne la surprenait pas à se gaver, on pouvait être sûr qu'elle faisait la queue pour acheter des pâtes de fruits. « Il doit bien peser un kilo et demi », dit Mrs Purvis.

« Il en fait plus de deux. »

« Oh, ça m'étonnerait. »

« Pesez-le. »

Une fois sa logeuse partie, il prit place dans le fauteuil et ferma les yeux. La fête était finie : l'incommensurable vide de la semaine s'étendait devant lui. Il avait été journaliste, mais n'exerçait plus depuis deux ans. Il gagnait quatre cents livres par an et, comme on dit, il avait de quoi voir venir. L'armée n'avait pas voulu de lui, et sa brève expérience dans la Défense passive avait accru son sentiment d'isolement – là encore on n'avait pas voulu de lui. Il y avait bien les usines d'armement, mais il était attaché à Londres. Peut-être que si toutes les rues où il avait des souvenirs étaient détruites, il serait libre de partir – il irait travailler dans une usine près de Trumpington. Après un raid aérien, il descendait dans la rue et était presque heureux de voir que tel restaurant ou telle boutique n'existait plus – comme si on ôtait un à un les barreaux d'une prison.

Mrs Purvis revint avec le gâteau dans une grosse boîte en fer-blanc. « Plus de deux ! » dit-elle avec dédain. « Faut se méfier de ces ker-messes. Il fait tout juste un kilo et demi. »

Rowe ouvrit les yeux. « Étrange », dit-il, « très étrange. » Il réfléchit quelques instants. « Je veux bien une part », dit-il. Mrs Purvis obtempéra avec gourmandise. Le gâteau était excellent. « Remettez-le dans sa boîte », dit Rowe. « C'est le genre de gâteau qui est meilleur le lendemain. »

« Il va rassir », dit Mrs Purvis.

« Oh non, il a été fait avec de vrais œufs. » Mais il eut pitié de l'avidité avec laquelle elle le manipulait. « Vous pouvez vous servir une part, Mrs Purvis », dit-il. Les gens obtenaient toujours de lui ce qu'ils voulaient ; la seule pensée qu'ils puissent souffrir mettait à mal sa fragile sérénité. Il se pliait alors en quatre pour autrui.

3

Le lendemain même, un inconnu emménagea chez Mrs Purvis dans la chambre du deuxième étage. Rowe le croisa le surlendemain dans la pénombre des escaliers ; l'homme s'entretenait avec Mrs Purvis d'une voix basse et intense, et Mrs Purvis restait adossée au mur, l'air effrayé et dépassé. « Un jour », disait l'homme, « vous verrez. » Il était de petite taille, avec un teint mat et de grosses épaules déformées par la polio.

« Oh », dit Mrs Purvis à Rowe avec soulagement, « ce monsieur veut écouter les actualités.

Je lui ai dit que vous lui permettriez peut-être de... »

« Venez », dit Rowe en ouvrant sa porte et en faisant entrer l'inconnu – son premier visiteur. À cette heure tardive, la pièce était très sombre ; les planches clouées aux fenêtres arrêtaient les dernières lueurs, et l'unique lampe était recouverte d'un tissu. La baie de Naples se fondait dans le papier peint. La petite lumière qui brillait derrière le bouton de la radio avait quelque chose de rassurant, comme la veilleuse d'une chambre d'enfant – un enfant qui a peur du noir. Une voix déclara avec une gaieté factice : « Bonne nuit les enfants, bonne nuit. »

L'inconnu se cala dans une des deux chauffeuses et se passa les doigts dans les cheveux pour en chasser les pellicules. On sentait que la position assise lui était naturelle ; il gagnait en puissance avec ses grosses épaules torves et sa petite taille ainsi dissimulée. « Juste à temps », dit-il, et il alluma une cigarette sans tendre à Rowe son étui ; l'arôme âcre et noir des Caporal envahit la pièce.

« Ça vous dit, un biscuit ? » demanda Rowe en ouvrant son placard. Comme la plupart des gens qui vivent seuls, il croyait que ses propres rituels étaient monnaie courante ; il ne lui venait pas à l'esprit que certaines personnes ne mangeraient pas de biscuits à dix-huit heures.

« Et si j'apportais le gâteau ? » proposa Mrs Purvis qui s'attardait sur le seuil.

« Je pense qu'il vaudrait mieux finir d'abord les biscuits. »

« Les gâteaux sont à peine comestibles ces temps-ci », dit l'inconnu.

« Mais celui-ci a été fait avec de vrais œufs », dit Mrs Purvis, qui s'en attribua la fierté. « Mr Rowe l'a gagné à une tombola. » Au même moment, les actualités commencèrent – « qui vous est présentée par Joseph Mcleod. » L'inconnu se cala dans son fauteuil et tendit l'oreille ; il y avait quelque chose de dédaigneux dans son attitude, comme s'il écoutait des histoires dont il était le seul à connaître la vérité profonde.

« C'est plus gai que les autres soirs », dit Rowe.

« Ils nous baratinent », dit l'inconnu.

« Je n'apporte pas le gâteau ? » demanda Mrs Purvis.

« Ce monsieur préfère peut-être un biscuit... ? »

« J'apprécie beaucoup les gâteaux quand ils sont bons », dit l'inconnu d'un ton sec, comme si seuls ses goûts comptaient, et il écrasa par terre sa Caporal.

« En ce cas, allez le chercher, Mrs Purvis, ainsi que du thé. »

L'inconnu redressa légèrement sa silhouette difforme pour contempler le gâteau qu'on apportait. Il devait raffoler des gâteaux, car il semblait incapable d'en détourner les yeux. Il parut retenir

sa respiration jusqu'à ce que le gâteau trône sur la table ; il se pencha alors en avant, impatient.

« Un couteau, Mrs Purvis ? »

« Oh mon Dieu, désolée. À cette heure-ci, je suis toujours un peu étourdie », expliqua-t-elle. « C'est à cause des sirènes. »

« Ce n'est pas grave », dit Rowe. « Je vais prendre le mien. » Il sortit doucement de sa poche son dernier bien précieux – un gros canif d'écolier. Il ne put s'empêcher d'exposer cette merveille à l'inconnu – le tire-bouchon, les pinces, la lame qui jaillissait quand on pressait un bouton. « On ne le trouve plus que dans une seule boutique », dit-il, « tout près de Haymarket. » Mais l'inconnu n'y prêta pas attention, il attendait impatientement que la lame s'enfonce dans le gâteau. Au loin, dans les faubourgs de Londres, les sirènes poussaient déjà leur gémissement nocturne.

« Nous sommes tous deux des hommes intelligents », dit l'inconnu. « Nous pouvons donc parler librement... de certaines choses. » Rowe n'avait aucune idée de ce qu'il voulait dire. À plus de trois mille mètres au-dessus d'eux, un bombardier ennemi franchissait l'estuaire. « Où-êtes-vous ? Où-êtes-vous », scandait par à-coups son moteur. Mrs Purvis les avait laissés ; on entendit des bruits de pas dans l'escalier alors qu'elle descendait sa literie, puis la porte d'entrée qui claquait : elle se rendait dans son abri préféré un

peu plus loin. « Des gens comme vous et moi n'ont pas besoin de se mettre en rogne », dit l'inconnu.

Il avança sa grosse épaule déformée dans la lumière, se rapprochant de Rowe, son corps penché au bord du fauteuil. « Quelle bêtise cette guerre », dit-il. « Pourquoi vous et moi, des hommes intelligents, devrions-nous... ? Ils parlent de démocratie, bon, d'accord. Mais nous ne gobons pas ces sornettes. Si on veut la démocratie – je ne dis pas que c'est votre cas, mais si vous la voulez – c'est en Allemagne qu'il faut aller. Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il soudain.

« La paix », dit Rowe.

« Exactement. Tout comme nous. »

« Je ne crois pas qu'il s'agisse de la même paix. »

Mais l'inconnu n'écoutait que lui-même. « Nous pouvons vous apporter la paix », dit-il. « Nous travaillons pour la paix. »

« C'est qui, nous ? »

« Mes amis et moi. »

« Des objecteurs de conscience ? »

L'épaule déformée remua impatiemment. « La conscience peut être un obstacle », dit-il.

« Qu'aurions-nous pu faire d'autre ? Les laisser envahir la Pologne sans protester ? »

« Vous et moi nous savons de quoi il retourne. » Quand l'inconnu se penchait en

avant, son fauteuil avançait d'un ou deux centimètres avec lui, de sorte qu'il progressait régulièrement vers Rowe tel un mécanisme. « Nous savons que la Pologne est un des pays d'Europe les plus corrompus. »

« Qui sommes-nous pour juger ? »

Le fauteuil avança en grinçant. « Exactement. Un gouvernement comme celui qu'on avait... et qu'on a... »

« C'est un crime, ni plus ni moins », dit lentement Rowe. « Ça touche des innocents. Peu importe si la principale victime était... malhonnête, ou si les juges ont bu... »

L'inconnu l'interrompit. Tout ce qu'il disait dégageait une odieuse assurance. « Vous vous trompez complètement. Vous savez quoi ? Même le meurtre peut parfois être excusé. On connaît tous des cas de ce genre, non... ? »

« Le meurtre... », répéta Rowe, lentement et péniblement. Il n'avait jamais vu une telle assurance chez un homme. « On prétend, n'est-ce pas, qu'il ne faut pas faire le mal même s'il en sort du bien. »

« Oh, balivernes », raila le petit homme. « De la morale chrétienne. Vous êtes intelligent. Répondez sincèrement : Avez-vous toujours suivi cette règle ? »

« Non », dit Rowe. « Non. »

« Bien sûr que non », dit l'inconnu. « Nous nous sommes renseignés sur vous. Mais même

sans cela, j'aurais pu le dire... Vous êtes intelligent... » C'était comme si *intelligence* était le mot de passe d'une petite société exclusive. « Dès l'instant où je vous ai vu, j'ai su que vous n'étiez pas... un mouton comme les autres. » Il sursauta violemment quand un coup de canon retentit non loin, ébranlant la maison ; puis, de nouveau, diffus, venant de la côte, on entendit le grondement d'un autre avion. Les canons se mirent en action, des salves de plus en plus rapprochées, mais l'avion continua son vol régulier et mortel jusqu'à ce qu'on entende de nouveau « Où-êtes-vous ? Où-êtes-vous ? » dans le ciel, et la maison trembla quand le plus proche canon tonna. Une plainte fusa alors, fonçant vers eux comme si quelque chose avait été largué délibérément sur cette maison insignifiante. Mais la bombe éclata à deux kilomètres de là : ils purent sentir l'onde de choc jusque sous leurs pieds. « Je disais donc », reprit l'inconnu, mais il n'était plus à ce qu'il disait, il avait perdu son assurance ; il n'était plus désormais qu'un infirme s'efforçant de ne pas avoir peur de la mort. « Ça ne rigole pas ce soir. J'espérais qu'ils ne faisaient que passer... »

Le vrombissement se fit entendre de nouveau.

« Une autre part de gâteau ? » demanda Rowe. Il ne pouvait s'empêcher d'avoir de la peine pour cet homme : en ce qui le concernait, ce n'était pas tant le courage que la solitude qui le préservait

de la peur. « C'est peut-être... » – il attendit que le hurlement cesse et que la bombe explose – tout près, cette fois-ci – sans doute à deux rues de là : *Le Petit Duc* était tombé sur le côté... « passager ». Ils attendirent qu'un chapelet de bombes s'égrène dans leur direction, mais il n'en fut rien.

« Non, merci – je veux dire, oui, s'il vous plaît. » L'homme eut une drôle de façon d'entamer le gâteau quand il se coupa une part : ce devait être les nerfs. Être infirme en temps de guerre est une chose terrible, pensa Rowe ; une inquiétante compassion lui noua le ventre. « Vous dites que vous vous êtes renseigné sur moi, mais qui êtes-vous exactement ? » Il se coupa à son tour une part de gâteau, et le regard fixe de l'inconnu lui fit penser à celui d'un homme affamé observant un gourmet à travers les vitres d'un restaurant. Dehors, une ambulance passa en hurlant, et une fois de plus un avion se fit entendre. Le défilé des bruits, des incendies et des morts nocturnes avait repris ; cette routine durerait jusqu'à trois ou quatre heures du matin : les huit heures de vol d'un bombardier. « J'étais en train de vous parler de ce couteau... », dit-il. Maintenir le cap d'une pensée n'était pas évident pendant un raid soutenu.

L'inconnu l'interrompt en posant une main sur son poignet – une main osseuse et nerveuse, reliée à un énorme bras. « Vous savez qu'il y a eu méprise. Ce gâteau ne vous était pas destiné. »

« Je l'ai gagné. Que voulez-vous dire ? »

« Vous n'étiez pas censé le gagner. Il y a eu une erreur concernant le poids. »

« C'est un peu tard pour s'en préoccuper, non ? » dit Rowe. « On en a presque mangé la moitié. »

Mais l'infirmier ne releva pas. Il dit : « Ils m'ont envoyé ici pour le récupérer. Nous paierons dans la limite du raisonnable. »

« Ils ? Qui ça ? »

Mais il savait très bien de qui il s'agissait. C'était franchement comique ; il revit le petit groupe traverser la pelouse dans sa direction ; la vieille dame à la capeline qui devait certainement s'adonner à l'aquarelle, la femme extravagante qui avait organisé la tombola, et la merveilleuse Mrs Bellairs. Il sourit et retira sa main. « À quoi jouez-vous ? » demanda-t-il. Jamais une tombola n'avait été prise avec autant de sérieux. « Quel intérêt peut avoir désormais ce gâteau pour vous ? »

L'autre l'observa d'un air sinistre. Rowe essaya de détendre l'atmosphère. « Je suppose que c'est une question de principe », dit-il. « Oubliez ça et prenez une autre tasse de thé. Je vais aller chercher la bouilloire. »

« Ne vous inquiétez pas. Je veux juste qu'on parle de... »

« Le sujet me semble épuisé et je ne suis pas inquiet. »

L'inconnu récupéra la peau morte qui s'était logée sous son ongle. « Il n'y a rien à dire de plus, alors ? »

« Rien du tout. »

« En ce cas... », dit l'inconnu : il tendit l'oreille alors qu'approchait un nouvel avion. Il sursauta presque quand les premiers tirs retentirent, plus loin à l'est de Londres. « Je vais peut-être reprendre du thé. »

Quand Rowe revint, l'inconnu était en train de se verser du lait – et s'était repris une part de gâteau. Il semblait un peu trop à l'aise dans son fauteuil qu'il avait rapproché du radiateur à gaz. Il désigna le fauteuil de Rowe comme si c'était lui l'hôte, et parut avoir complètement oublié la dispute précédente. « Pendant votre absence », dit-il, « je me suis fait la réflexion que les seuls hommes libres sont les intellectuels dans notre genre. Affranchis des conventions, des émotions patriotiques, du sentimentalisme... nous ne sommes pas partie prenante dans le sort de ce pays. Nous ne sommes pas des actionnaires et peu nous importe si la boîte fait faillite. C'est une image parlante, vous ne trouvez pas ?

« Pourquoi dites-vous "nous" ? »

« Eh bien », dit l'infirmier, « il ne me semble pas que vous soyez partie prenante. Et bien sûr nous savons pourquoi, n'est-ce pas ? » Puis, soudain, il lui adressa un clin d'œil familier.

Rowe prit une gorgée de thé : ce dernier était trop brûlant pour qu'il l'avale... Son goût étrange réveilla un souvenir, un souvenir triste. Il prit un morceau de gâteau pour dissiper cette impression, mais, levant les yeux, vit le regard inquiet et interrogateur de l'infirmier, fixé sur lui, plein d'expectative. La vie le frappait de nouveau à la façon d'un scorpion, par-dessus l'épaule. Il était avant tout surpris et furieux qu'on puisse lui faire ça, à *lui*. Il laissa tomber sa tasse par terre et se leva. L'infirmier recula comme s'il était monté sur roulettes, son énorme dos et ses longs bras musclés se préparant... puis la bombe explosa.

Cette fois-ci, ils n'avaient pas entendu l'avion approcher ; la destruction était parvenue jusqu'à eux sans faire de vagues, tranquillement : les murs s'effondrèrent soudain. Ils n'eurent même pas conscience du bruit.

Une explosion est une chose bizarre : elle peut avoir le même effet qu'un rêve gênant dans lequel un homme se venge furieusement d'un autre, vous jeter tout nu en pleine rue, ou encore vous surprendre dans votre lit ou sur le siège des toilettes face aux regards des voisins. Rowe était tout étourdi ; il avait l'impression d'avoir marché pendant son sommeil ; il était allongé dans une étrange position, dans un étrange endroit. Il se releva et vit des tas de casseroles éparpillées par terre : ce qui ressemblait au moteur tordu d'une vieille voiture se révéla être un réfrigérateur.

Il leva les yeux et vit la Grande Ourse penchée sur un fauteuil suspendu à dix mètres au-dessus de lui. Il avait l'impression d'être dans une contrée étrangère sans carte pour se repérer, contraint de se situer par rapport aux étoiles.

Trois fusées éclairantes déclinèrent lentement et majestueusement, des essaims de paillettes tombant d'un sapin de Noël ; son ombre surgit devant lui et il se sentit exposé, tel un fugitif pris dans le faisceau d'un projecteur. Ce qui est terrible dans un raid, c'est qu'il ne s'arrête pas ; vous pouvez faire partie des premières victimes, mais il ne cesse pas pour autant. Les artilleurs visèrent les fusées éclairantes avec leurs mitrailleuses : deux d'entre elles explosèrent dans un bruit d'assiettes brisées et la troisième atterrit dans Russell Square ; l'obscurité revint, froide et rassurante.

Mais à la lueur des fusées éclairantes, Rowe avait vu plusieurs choses ; il avait compris où il se trouvait – dans la cuisine au sous-sol : le fauteuil au-dessus de lui était dans sa pièce au premier étage, et l'infirmier gisait à côté du fauteuil, un bras se balançant mollement vers lui. Il avait laissé tomber, proprement et juste aux pieds de Rowe, un morceau de gâteau intact. Un agent de police lança depuis la rue : « Y a des blessés par ici ? » et Rowe s'exclama, en proie de nouveau à la colère : « On croit rêver, non mais on croit rêver. »

*Le Ministère de la Peur*

« Je ne vous le fais pas dire », lui lança l'agent depuis la rue dévastée alors qu'un autre raid arrivait du sud-est en marmonnant comme une sorcière dans un rêve d'enfant : « Où-êtes-vous ? Où-êtes-vous ? Où-êtes-vous ? Où-êtes-vous ? »